



Appel à contribution

Analyser les présences au travail : visibilité et invisibilité

Dans la littérature sur le travail, marquée par les figures antinomiques du « métier artisanal » et du « travail ouvrier taylorisé », l'*œuvre* et le *labor* ont longtemps éclipsé les actes, actions, opérations du travail en train de se faire¹. Depuis, les travaux de Gilbert de Terssac, Isaac Joseph, Nicolas Dodier – pour ne citer que quelques noms parmi les sociologues, ont montré l'intérêt d'observer de façon rapprochée le travail, comme un accomplissement indissociable d'un contexte, mais aussi des multiples temporalités des travailleurs.

L'étude des modes de présence au travail n'en est toutefois qu'à ses débuts. Tant que l'unité du travail et ses contours spatio-temporels n'ont semblé relever que de la relation d'emploi – les espaces et les temps dédiés à l'activité productive – les présences au travail, leurs textures, cartographies, temporalités, n'ont guère suscité l'intérêt². Or de nombreux indices témoignent aujourd'hui de l'hétérogénéité croissante des lieux et des moments concédés au travail.

La transformation des formes de l'activité productive et de son équipement technologique s'est accélérée ces vingt dernières années. Qu'il s'agisse de la part croissante d'activités symboliques et informationnelles (papier, écran, etc.), ou plus largement de la diffusion des technologies numériques et des équipements de la « mobilité », on ne peut manquer la nouvelle incertitude et la porosité qui gagnent les espaces-temps du travail, dans les secteurs professionnels les plus variés.

La présence insistante du travail hors des lieux et des temps contractuels, dans des espaces qui ne lui sont pas réservés (publics en particulier, trains, cafés, etc.), hors des espaces classiques de l'atelier, du bureau ou du guichet³, s'appuie sur la diffusion des technologies numériques et de la communication mobile ; elle est renforcée par les structures par projet ou en « nœuds », qu'elles soient intra ou inter-organisationnelles. Plus largement, elle voit l'essor d'espaces intermédiaires ou de lieux de transition entre travail et hors-travail.

A partir de la présentation d'enquêtes de terrain et de données empiriques précises, les contributions pourront suivre, notamment, les trois directions indicatives suivantes.

¹ Sur ce diagnostic, voir notamment : Dodier (Nicolas), *Les hommes et les machines. La conscience collective dans les sociétés technicisées*, Paris, Métailié, 1995 ; Pillon (Thierry), Vatin (François), *Traité de sociologie du travail*, Toulouse, Octarès, 2007 ; Bidet (Alexandra), éd., avec la coll. de Borzeix (Anni), Pillon (Thierry), Rot (Gwenaële), Vatin (François), *Sociologie du travail et activité*, Toulouse, Octarès, 2006.

² L'anthropologie d'Albert Piette s'est consacrée très tôt à cet objet peu fréquenté des sciences sociales, mais sur les terrains de l'activité religieuse, festive, amicale, plus que sur celui du travail.

³ Borzeix (Anni), Cochoy (Franck), « Vers des workspace studies ? », *Sociologie du travail*, n°3, 2008.

1. Où et quand travaille-t-on ?

Des contributions pourront s'intéresser à l'objectivation précise de ces phénomènes, sur le plan statistique, ou à travers une description dense des formes de présence au travail, en intégrant ses mises à distance, l'attention distraite, les formes d'absence, etc. L'invisibilité du travail tient souvent à la multiplication d'arrière-scènes, d'espaces distants ou périphériques, où l'organisation, mais aussi le public, les clients, etc., peinent à percevoir le travail, voire même les travailleurs. Dans ces coulisses, leur activité peut consister essentiellement à faire tenir ou à réparer les infrastructures complexes du travail contemporain, ou dans un travail d'interface, qui confine souvent à la pure gestion d'aléas. On pourra interroger les enjeux – scientifiques mais aussi politiques – de l'étude d'un travail invisible, qui rend à la société dite « de l'information » une partie de sa matérialité. Plus largement, il serait intéressant de questionner les bricolages et les méthodologies innovantes parfois utiles pour suivre⁴ et pister les acteurs, quand ils s'efforcent de ne pas « perdre le fil », ou tentent d'habiter des lieux de transition et de passage. De nouvelles formes de mobilité et de présence « au terrain » sont-elles aujourd'hui exigées du chercheur ?

2. Réflexion, distraction et « vacances » du travail.

Les modalités de présence au travail peuvent être aussi envisagées à partir des espaces et des temps contractuels, qui voient souvent différents cadrages d'une même activité. La littérature, sociologique notamment, l'a montré de longue date : nous n'y faisons pas que travailler ; des auteurs ont tenté d'accorder un statut aux activités ludiques, aux plaisanteries, à la « perruque », etc. Mais c'est surtout avec la diffusion du courrier électronique et de l'accès à Internet que l'on a commencé à considérer le caractère « feuilleté » des présences au travail : la superposition d'activités relevant du travail et du hors-travail, du jeu et du travail, inégalement visibles au sein de l'espace de travail ; et les discontinuités propres aux moments de pause, de travail en pointillé, de rêverie, d'attention apparemment suspendue. Ces aspects invitent à revenir en deçà de toute distinction tranchée entre jeu et travail, entre le plaisir, l'amusement, le désœuvrement d'une part, et l'effort, la concentration, la pénibilité de l'autre. La méthode ethnographique peut-elle nous aider à documenter cette porosité du travail et ce qui s'y fabrique ? Peut-on observer les détours et les enquêtes que les travailleurs initient quand leur activité se complique ? Que fabriquent les moments d'absorption dans le travail ?

3. Mesures et mises en visibilité de l'activité de travail.

La sociologie du travail a d'emblée décrit le face à face entre l'organisation et les travailleurs dans les termes du « dévoilement » d'un côté, et du « secret » ou de l'informel de l'autre. Les phénomènes mentionnés plus haut invitent à s'intéresser plus largement aux mises en visibilité de l'activité. Quand le travail paraît largement invisible, ou ne s'adosse plus à la matérialité classique d'un « produit », la mise en visibilité de l'activité ne pose en effet pas seulement de nouveaux problèmes à l'organisation, mais aux travailleurs eux-mêmes. Comment ces derniers envisagent-ils le rapport entre travail *en actes* et travail *mesuré* ? La crise multiforme des mesures du travail industriel et « post-industriel » a induit chez les gestionnaires, comme chez les chercheurs, un nouvel intérêt pour les pratiques et les dispositifs de mesure du travail. Mais que savons-nous des activités par lesquelles des

⁴ Pour un exemple de « filature » centrée sur les modes de présence : Berger (Mathieu), « Répondre en citoyen ordinaire. Pour une étude ethnopragmatique des compétences profanes », *Tracés*, n°15, ENS-LSH, 2008.

infrastructures de calcul tentent de tracer les aspects les plus invisibles des activités dites interactionnelles, intellectuelles, ou expertes⁵ ? Ces formes de traçage ou de mise en visibilité, qu'elles soient le fait des organisateurs ou des travailleurs, influent-elles en retour sur la manière dont le travail est mené ? De fines observations peuvent-elles saisir cette articulation ? Un lien peut-il être repéré entre l'invisibilité du travail et les formes de violence de l'agir au travail ?

La revue *ethnographiques.org*, à travers cet appel à contribution, aimerait préciser la manière dont l'écriture scientifique – en donnant autant que possible à voir au lecteur des matériaux issus de l'enquête de terrain – peut décrire de façon rapprochée l'expérience des travailleurs sans la rabattre sur les seuls registres de l'expression de soi ou de la résistance à la norme productive. On appréciera à cette occasion tout particulièrement les articles qui tireront parti du support électronique de la revue (inclusion de liens hypertextes, d'annexes, d'images, de sons, etc.) pour donner à voir leurs données et les rendre « discutables ».

Nota : cet appel à contributions reprend pour partie celui qui a alimenté la réflexion lors des sessions du réseau thématique 23 de l'Association française de sociologie, « Travail, activité, techniques », à l'occasion de son Congrès en 2009. Nous espérons toutefois que ces interrogations pourront trouver un public plus vaste, au-delà même des seuls sociologues.

Les contributions doivent nous parvenir **avant le 15 novembre 2010**. Toutes les informations concernant la mise en forme de votre document et nos normes éditoriales sont disponibles à l'adresse suivante : <http://www.ethnographiques.org/Note-aux-auteurs>.

La revue *ethnographiques.org* encourage les auteurs à mobiliser du matériel multimédia et promeut de nouvelles formes d'écriture associant différents médias. Les n°16 et 18 de la revue présentent quelques exemples de formats d'écriture originaux. Le travail sur le multimédia n'a pas besoin d'être abouti pour le premier rendu de votre contribution. Au besoin, des membres de notre comité de rédaction pourront par la suite vous fournir une aide technique pour exploiter vos matériaux.

Merci d'adresser vos articles aux deux coordinateurs du numéro :
Alexandra Bidet (alexandra.bidet@ens.fr)
Dominique Schoeni (dominique.schoeni@geneva-link.ch)

⁵ Le Bianic (Thomas), Rot (Gwenaële), « Cadrer les cadres », in F. Vatin (éd), *Evaluer et valoriser. Une sociologie économique de la mesure*, Toulouse, PUM, 2009.